



Revue de Civilisation Contemporaine de l'Université de Bretagne Occidentale  
EUROPES / AMÉRIQUES  
<http://www.univ-brest.fr/amnis/>

*Les écrivains issus de l'immigration  
face à la guerre d'Algérie :  
quelle mémoire pour quelles victimes ?*

Crystal Pinçonat  
Université de Paris 7-Denis Diderot  
France

*La guerre d'Algérie a laissé dans l'histoire des points  
de suspension en forme d'impact de balles.  
(Mounsi, Territoire d'outre-ville)*

Que la guerre d'Algérie constitue un traumatisme de part et d'autre de la Méditerranée, nul ne saurait en douter. Toutefois, malgré la quantité considérable d'ouvrages publiés sur la question, les révélations relayées par la télévision et la presse concernant la pratique de la torture, un grand nombre de commentateurs relève de façon récurrente le poids du silence ou d'étranges effets de distorsion<sup>1</sup> dans la mémoire nationale concernant cette période. En introduction à un colloque intitulé *Mémoire de l'immigration algérienne : la guerre d'Algérie en France*, Ali Mekki déclare : « L'histoire de la guerre d'Algérie est à la fois fortement présente et aussi sourde et muette. [...] De cette histoire, les jeunes ne savent rien, et s'ils ne savent rien c'est qu'on ne leur a rien dit, rien enseigné, ni les parents, ni à l'école »<sup>2</sup>. La méconnaissance de cette période par la jeune génération est telle que lors des ateliers qui suivent le colloque, les questions autour d'une même interrogation se multiplient : faut-il ou non prendre le risque de faire le lit de la protestation en révélant aux jeunes ce qui s'est passé ? Parler peut certes réveiller les blessures, mais — comme le souligne Francis Jeanson — opter pour le silence, c'est aussi prendre le risque d'un puissant « retour du refoulé »<sup>3</sup>. Peut-être aussi, comme le suggère ce célèbre militant, faut-il insister sur un

---

<sup>1</sup> Cf. « 'Charonne' s'est incrusté bien plus facilement que l'odieuse répression du 17 octobre dans la mémoire de la gauche française. » (Viet, Vincent, *La France immigrée, Construction d'une politique 1914-1997*, Paris, Fayard, 1998, p. 217).

<sup>2</sup> Mekki, Ali, Introduction au colloque s'étant tenu à Marseille les 2 et 3 décembre 2000, et dont les actes sont présentés dans *Mémoire de l'immigration algérienne : La guerre d'Algérie en France*, Zaïma, n° 4, Hors-série 2002, p. 6.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 107.

autre aspect : « Ce qui est important ce n'est pas de se dire que l'on va rétablir objectivement la réalité du passé, c'est de demander s'il est possible d'aider quelqu'un à renouer le fil [...] de sa propre histoire »<sup>4</sup>.

C'est un peu dans cette perspective que j'ai choisi d'interroger un corpus particulier : des textes aux statuts variés — du récit-témoignage à la fiction, en passant par l'autobiographie — produits par les écrivains issus de l'immigration. Contribuent-ils à transmettre le traumatisme historique qu'a constitué la guerre d'Algérie pour la communauté algérienne immigrée en France ? Si oui, sous quelles formes ? C'est ce que j'ai tenté d'analyser ici. L'intérêt de ce corpus est de susciter un double questionnement. Loin de me contenter de répertorier les différents modes d'inscription de la guerre dans ces œuvres, j'ai étudié d'une part la façon dont l'écrivain remodèle le passé communautaire ou familial et, du même coup, forge une mémoire et la transmet à ses lecteurs (jeunes ou moins jeunes). D'autre part, j'ai questionné la visée de ces mises en récit qui, tantôt, optent pour l'effacement de la violence, tantôt au contraire, tentent d'écrire des événements demeurés longtemps enfouis, comme refoulés de la mémoire française.

La figure de la victime se dessine, on l'aura compris, en fonction de la stratégie adoptée, stratégie qui — dans ce corpus — semble en partie déterminée par la forme que l'écrivain choisit de réinvestir. La figure de la victime s'estompe singulièrement dans le récit d'enfance qui produit une version édulcorée de la réalité historique, mais elle s'affirme en revanche dans le récit-témoignage qui célèbre la lutte d'un peuple opprimé et le combat des pères. C'est encore une autre dimension que l'on découvre dans le récit de filiation, où il s'agit de déchiffrer le silence de victimes demeurées muettes pour sonder une douleur héritée, comme fondatrice du sujet.

## **Le récit d'enfance : un premier effet de modalisation**

Qu'est-ce qu'un récit d'enfance ? On retiendra ici la définition proposée par Denise Escarpit :

*C'est un récit écrit [...] dans lequel un écrivain adulte [...] raconte l'histoire d'un enfant — lui-même ou un autre —, ou une tranche de la vie d'un enfant : il s'agit d'un récit biographique réel — qui peut donc être une autobiographie — ou fictif.*<sup>5</sup>

Dans cette catégorie, j'ai retenu deux romans : *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begag (1986) et *Le Porteur de cartable* d'Akli Tadjer (2002). Ces deux textes proposent deux approches totalement différentes de la guerre d'Algérie : le premier n'en dit rien ou presque, tandis que le second prend le parti pris inverse et plonge son protagoniste au cœur des événements.

*À Paris, ce personnage, les bonnes femmes du quartier l'appellent « le petit Ben Bella ». Plutôt gentiment. Parce qu'il est gentil, Omar. Pour ses parents, coincés dans leur 30m<sup>2</sup> sans lumière, l'Algérie est un rêve qu'entretient Messaoud, le chef FLN du quartier. Quand il ne menace pas. Car il s'agit pour lui de faire rentrer les cotisations[...]. Et c'est Omar qui, à la sortie de l'école, fait le tour des Algériens du quartier pour collecter l'argent. Messaoud l'a appelé son « porteur de cartable » et lui promet d'être son « bras droit » dans l'Algérie de demain. Donc, Omar rêve aussi. Jusqu'au jour où débarque dans l'immeuble une famille de pieds-noirs, réfugiés. D'abord la méfiance, puis tout se*

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>5</sup> Escarpit, Denise, « Le récit d'enfance. Un classique de la littérature de jeunesse », in *Le Récit d'enfance. Enfance et écriture*, sous la direction de Denise Escarpit et de Bernadette Poulou, Paris, Editions du Sorbier, 1993, pp. 32-39, p. 24.

*brouille. On se trouve à fronts renversés. Omar, vrai poulbot, fait découvrir la France à Raphaël Sanchez, lequel lui explique cette Algérie qu'il n'a jamais vue.*<sup>6</sup>

Pourquoi rapprocher ces deux textes s'ils n'ont rien en commun ? En publiant son roman en 2002, soit quinze ans environ après *Le Gone*, Akli Tadjer s'infiltrer précisément dans la brèche laissée inexplorée par Azouz Begag, tout en conservant cependant un même parti pris idéologique. Contre une quelconque victimisation des uns par les autres, ces deux romanciers prônent la victoire de la fraternité, en mettant en scène deux figures qu'ils construisent comme complémentaires : celle du fils d'immigré et celle du rapatrié d'Algérie.

*Le Gone du Chaâba* se situe après la guerre d'Algérie : tandis qu'Azouz, le narrateur, est en CM2, il évoque la guerre des Six Jours (1967), puis un an plus tard, alors qu'il rentre au lycée, l'année scolaire est perturbée par des grèves. C'est donc en 1968 qu'Azouz fait la rencontre de M. Loubon, son professeur de français. D'emblée le portrait de l'enseignant est positif : « Il a du charme, M. Loubon, avec son visage carré, ses mâchoires larges, sa bouche bien dessinée, ses yeux ronds et marron sur son teint mat »<sup>7</sup>. À cet aspect physique, s'ajoute une onomastique on ne peut plus explicite : « lou bon », c'est « le bon » en occitan. Dès le premier cours, M. Loubon s'intéresse à Azouz, interdisant désormais au narrateur toute tentative d'invisibilité (« *je ne pourrai plus jamais cacher mes origines sarrasines* »<sup>8</sup>). Devant la classe, il lui fait subir un véritable interrogatoire : prononciation de son prénom en arabe, nationalité, région d'origine. Bien que ressenties comme déplacées par le narrateur, ces questions permettent de dévoiler ce qu'a pressenti Azouz (« lorsque nos regards se croisent, se mélangent, je sens qu'il y a au fond de cet homme quelque chose qui me ressemble et qui nous lie »<sup>9</sup>), elles sont en effet l'occasion pour M. Loubon de décliner sa propre identité :

— *Moi, j'habitais en Algérie. À Tlemcen. C'est près d'Oran. Vous connaissez ?*  
— *Non, m'sieur. Je ne suis jamais allé en Algérie.*  
— *Eh bien, vous voyez : moi, je suis français et je suis né en Algérie, et vous, vous êtes né à Lyon mais vous êtes algérien. [...]*  
— *Alors, vous êtes pied-noir, m'sieur ? lui dis-je en connaisseur.*<sup>10</sup>

Loin de se présenter comme l'incarnation du ressentiment colonialiste, M. Loubon intervient comme un contre-exemple pour le petit garçon et permet de rectifier la représentation qu'il avait des rapatriés :

— *[...] Mais vous savez, tous les pieds-noirs n'avaient pas de ferme comme Barral en Algérie... Je ne réponds rien. Tout ce que j'en sais, c'est que mon père dit que les « binoirs » n'aiment pas les Arabes, et surtout ceux qui travaillent avec lui à l'usine. Il paraît qu'ils disent toujours aux Algériens du chantier : « Vous avez voulu votre indépendance et maintenant vous venez travailler ici ! »*<sup>11</sup>

Là ne s'arrête pas la fonction de M. Loubon dans *Le Gone du Chaâba*. Le professeur interdit non seulement tout déni de soi<sup>12</sup>, il fait également figure de passeur culturel. Il compense la déficience des parents d'Azouz, illettrés, qui n'ont guère été en mesure de

<sup>6</sup> Duquesne, Jacques, « Deux côtés de la guerre d'Algérie », *L'Express*, 28 févr. 2002.

<sup>7</sup> Begag, Azouz, *Le Gone du Chaâba*, Paris, Seuil, 1986, « Points/Virgule », p. 207.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>12</sup> Quelques pages auparavant, Azouz — qui s'est fait passer pour juif auprès des frères Taboul — a ignoré sa mère venue le chercher à l'école — en binouar, « *le tatouage du front encore plus apparent qu'à l'accoutumé* ». (*Op. cit.*, p. 190).

lui transmettre un vaste héritage culturel : M. Loubon, lui, sait lire et écrire l'arabe classique, il parle également l'arabe dialectal. En tant que lettré et modèle pour les élèves, il permet non seulement à Azouz de revaloriser ses origines, mais il parvient aussi à initier le jeune garçon à la culture arabe :

— *Azouz ! Vous savez comment on dit « le Maroc » en arabe ? me demande tout à coup M. Loubon [...]. La question ne me surprend pas. Depuis maintenant de longs mois, le prof a pris l'habitude de me faire parler en classe, de moi, de ma famille, de cette Algérie que je ne connais pas mais que je découvre de jour en jour avec lui.*<sup>13</sup>

Comment expliquer un tel refoulement de la guerre d'Algérie — jamais explicitement évoquée — chez Azouz Begag, même si l'intrigue se déroule, certes, après-guerre ? Comme il s'en explique dans un article, le romancier cherche avant tout à « déjouer les pièges du misérabilisme » en jouant sur l'humour :

*alors que l'insistance sur le misérabilisme d'une situation conduit à un malaise, la désignation, voulue ou involontaire d'un responsable, d'un coupable [...]. L'humour introduit l'idée d'une complicité et de ce point de vue-là il constitue profondément un lien social.*<sup>14</sup>

Ainsi, loin de mettre en scène deux communautés venues d'Algérie qui s'affronteraient par le biais de deux personnages — et de désigner, du même coup, non seulement des coupables, mais aussi des victimes —, Azouz Begag préfère omettre la sanglante fracture historique et faire de l'Algérie non pas l'enjeu de luttes territoriales fratricides, mais un héritage que le narrateur et son professeur peuvent partager et chérir.

Tout en modifiant complètement l'intrigue, Akli Tadjer est animé par une même visée. Le roman se situe à Paris en pleine guerre d'Algérie et, de fait, de nombreux éléments rendent compte de la réalité du conflit dans la capitale tant du point de vue algérien que français. L'émission de Geneviève Tabouis écoutée à la radio par la famille Boulawane diffuse son flot d'informations : signature des accords d'Evian, référendum du 1<sup>er</sup> juillet 1962 organisé en Algérie. Mais de façon plus immédiate, c'est toute la vie du quartier qui est bouleversée. Par le biais de discussions dans l'épicerie, on évoque le départ de jeunes Français et le désarroi de leur famille, diverses discussions y opposent les partisans de l'Algérie française à leurs détracteurs. Le père d'Omar, quant à lui, milite au FLN et les réunions de son réseau se tiennent dans le logement familial, elles donnent lieu à des scènes d'information concernant les événements s'abattant sur la communauté (évoqueries du 17 octobre 1961, ainsi que d'événements sanglants et quotidiens se déroulant de part et d'autre de la Méditerranée : « Hier, il y a encore eu un attentat de l'OAS rue Michelet à Alger. Dix-huit morts. [...] Ici ce n'est pas mieux. Les rafles se poursuivent. Avant de venir ici, j'ai appris que la police aidée de harkis a ratonné à Nanterre, dans le bidonville. Ce cessez-le-feu n'est qu'un mot vide de sens. Un chiffon de papier »<sup>15</sup>). De multiples drames frappent également les proches de la famille Boulawane : déportations dans le camp du Larzac, arrestations, assassinat de Mahmoud en prison retrouvé le corps couvert de traces de coups, les dents cassées et dont on prétend qu'il s'est pendu, attentats commis par des militants de l'OAS parmi lesquels la mise à feu de l'Embuscade — café où se réunissait la communauté algérienne du quartier et que fréquentait Omar :

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>14</sup> Begag, Azouz, « L'humour à la rescousse », *Le Récit d'enfance. Enfance et écriture, op. cit.*, pp. 189-195, pp. 192-193.

<sup>15</sup> Tadjer, Akli, *Le Porteur de cartable*, Paris, J.-C. Lattès et « Pocket » pour l'édition de poche, 2002, p. 123.

*Moi, je n'efface rien et je n'oublie pas la nuit de l'attentat contre l'Embuscade. Je n'oublie pas cette nuit, où jusqu'à l'aube je suis resté prostré entre deux voitures à regarder mon Embuscade partir en fumée. Je n'oublie pas que les pompiers sortirent de ce brasier Bouzelouf et cinq clients brûlés au dernier degré.*<sup>16</sup>

Dans ce roman, il est clair que la communauté algérienne est présentée comme la principale victime de cette période, non seulement du point de vue des pertes humaines qu'elle subit, mais également sur un tout autre plan — moins dramatique et cependant essentiel : l'équilibre économique précaire de la famille Boulawane est menacé, les Français n'achètent plus rien au père, marchand de quatre saisons. Toutefois, dans ce texte, le romancier refuse d'adopter une perspective unilatérale. Quand le père d'Omar se voit mis à l'écart de son réseau du fait du nouveau voisinage de la famille — les Sanchez, rapatriés, se sont installés sur le même pallier — il dépeint avec apitoiement leur aspect misérable : « Ils font peine à voir. On dirait des morts-vivants. Le père, il n'a pas de boulot. La mère, elle est maboule. Et leur fils, il traîne dans la rue toute la journée. Franchement, ils sont incapables de faire du mal à une mouche »<sup>17</sup>. Le malheur frappe également les Français : lors de la fête scolaire de fin d'année, Mme Ceylac — Thérèse, la maîtresse adulée d'Omar et Raphaël — reçoit un télégramme du Ministère de la Guerre qui lui annonce la mort de son jeune frère, parti en Algérie...

On le voit, Akli Tadjer est soucieux de présenter les ravages de la guerre dans les différents clans. Comme Azouz Begag, il refuse non seulement de dresser les uns contre les autres les diverses communautés qui sont appelées à vivre ensemble, mais il tisse également un lien entre elles : celui de la souffrance et de la compassion envers la douleur d'autrui. Autre trait remarquable, les organisations politiques sont disqualifiées : l'OAS certes, mais également le FLN. Messaoud, responsable du réseau où milite le père d'Omar, est un petit chef autoritaire, avide de pouvoir, qui n'hésite pas à accuser ce dernier de trahison, l'expulsant ainsi d'une cause pour laquelle il n'a cessé de combattre : la révolution. Ces différents éléments, bien sûr, nourrissent l'intrigue principale : ils servent de toile de fond à la naissance de l'amitié entre deux enfants.

Si Omar et Raphaël sont tout d'abord présentés comme des frères ennemis (ils le sont non seulement historiquement et politiquement, mais aussi d'un point de vue beaucoup plus matériel : la famille Sanchez s'est installée dans l'appartement que convoitaient les Boulawane pour échapper à la promiscuité de leur logement), la situation de rivalité entre les deux compères s'érousse rapidement. Akli Tadjer joue, lui aussi, sur l'humour. Malgré « *une sorte d'Evian-bis* » signé entre les deux enfants qui consiste, en classe, à se « partager le pupitre en deux parties parfaitement égales en traçant une ligne imaginaire qui part de l'encrier et qui aboutit juste entre nos deux sièges »<sup>18</sup>, à la récréation, Omar prend bien vite fait et cause pour son camarade face aux attaques des autres collégiens. Ni l'un ni l'autre ne sont dupes de la situation :

*Ton père, il rêve. L'Algérie, c'est cuit. C'est foutu pour les pieds-noirs. Il va falloir que tu t'intègres dans ce bled et ce n'est pas facile. Déjà que moi, je suis né à l'Hôtel-Dieu, juste en face de Notre-Dame et j'y arrive pas, alors toi, je te souhaite du courage et beaucoup de patience.*<sup>19</sup>

Quant à Raphaël, il comprend rapidement le rôle de son camarade, « *responsable du pointage des militants du FLN du quartier Turbigio-Grenata* »<sup>20</sup> et il en vient bien vite à

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>19</sup> *Ibid.*, pp. 74-75.

l'accompagner dans ses « tournées ». Mais, comme dans *Le Gone du Chaâba*, c'est surtout en lui narrant ses souvenirs du pays et en entraînant Omar dans « son » Algérie — tout autre que la Kabylie, seule région que l'on ait jamais évoquée au petit Boulawane — que Raphaël parvient à totalement séduire son ami. Là encore le discours est presque le même que chez Begag : « Tu vois, Omar, toi, tu es né ici et moi là-bas, que ça nous plaise ou non, on est les deux faces d'une même médaille »<sup>21</sup>.

En partant de deux trames narratives radicalement distinctes, Begag et Tadjer tirent des conclusions similaires. Le premier en 1986, couronné dès 1987 par le prix Sorcières, succès encore relayé en 1997 par l'adaptation cinématographique du roman réalisée par Christophe Ruggia, a fait découvrir aux lecteurs français la vie d'une communauté algérienne dans un bidonville des environs de Lyon, au cours des années soixante. Le second, en 2002, a révélé un autre aspect, ignoré par le premier. Il a contribué à mieux faire comprendre aux jeunes lecteurs la réalité de la guerre d'Algérie. Et dès sa parution, il a également été récompensé par différents prix : XXI<sup>e</sup> prix Maghreb Afrique Méditerranée, prix Beur FM. On a aussi eu l'occasion de voir le téléfilm réalisé par Caroline Huppert, adaptation du roman, diffusé sur Arte en 2005. Pourquoi insister sur ces éléments de réception qui peuvent sembler secondaires ? Si le texte de Begag a presque acquis un statut de « classique » dans tous les C.D.I. des collèges de France, il y a fort à parier que celui de Tadjer est appelé à une même vocation. Tous deux s'insèrent dans la grande tradition des récits d'enfance que l'école républicaine n'a cessé de promouvoir, depuis la promulgation dans les années 1880 des lois Jules Ferry : « d'une part le lecteur pouvait s[']y retrouver comme devant un miroir, mais surtout il pouvait découvrir l'autre qu'il ignorait socialement [ou historiquement] : de Sans famille à Poum, en passant par Trott, c'est l'enfance de toute l'échelle sociale qui est représentée »<sup>22</sup>. En lisant *Le Gone* ou *Le Porteur de cartable*, les jeunes lecteurs découvrent certes des moments importants de l'histoire française longtemps non consignés dans les livres d'histoire — et une partie des enfants peut même y lire la reconnaissance d'un moment de l'histoire de sa propre communauté. Mais la mémoire qui s'y édifie est consensuelle, elle estompe les blessures de chacun, les aplanit pour prôner la fraternité. Le but n'est certes pas négligeable, cependant il devient suspect quand d'autres mémoires sont quasiment ignorées, comme mises au rebut.

### **Le récit-témoignage : au nom des miens, au nom des pères**

Effet lénifiant de la mémoire nationale ? Si *Le Gone du Chaâba* et *Le Porteur de cartable* bénéficient d'éditions de poche qui ont facilité leur diffusion auprès du grand public, d'autres types de mémoires — plus douloureuses, et plus partisans aussi — restent, en revanche, beaucoup plus difficiles d'accès et ce, même dans les lieux de conservation<sup>23</sup>. C'est, entre autres, le cas de *La Menthe sauvage* de Mohammed Kenzi<sup>24</sup>

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>22</sup> Escarpit, Denise, art. cité, p. 35.

<sup>23</sup> Dans le système SUDOC (qui répertorie les livres disponibles dans les bibliothèques universitaires), la localisation de la première édition de *Vivre au paradis* de Brahim Benaïcha (Paris, Desclée de Brouwer, 1992) est assez révélatrice : deux exemplaires à l'université de Nanterre (BDIC et BU), un à l'Académie des Sciences de l'Outre-Mer de Paris, un à l'Université de Créteil et un à celle de Villetaneuse. *Une Fille sans histoire* est, quant à lui, disponible à la bibliothèque universitaire de Bordeaux 3, à celle de Créteil et de Villetaneuse. Curieuse répartition de la mémoire livresque, n'y aurait-il — à quelques exceptions près — que les universités de la périphérie qui s'intéressent à de tels textes ?

<sup>24</sup> Je remercie d'ailleurs chaleureusement Mohammed Kenzi de m'avoir généreusement envoyé *La Menthe sauvage*, ouvrage par ailleurs totalement introuvable.

(1984) ainsi que *Vivre au paradis, d'une oasis au bidonville* de Brahim Benaïcha (1992). Bien qu'adoptant des formes très différentes, ces deux textes présentent de nombreux points communs : ils narrent le départ d'un jeune Algérien pour la France et son parcours depuis l'installation de sa famille dans un bidonville de Nanterre à la destruction de ce dernier, parti en fumée ; tous deux également — par le biais de leur dédicace — sont offerts en partage à une communauté immigrée<sup>25</sup>. Toutefois, tandis que le texte de Mohammed Kenzi se présente comme un récit de type autobiographique, celui de Brahim Benaïcha, mené également à la première personne, prend la forme d'une chronique, divisée en chapitres qui sont autant d'années (de 1959 à 1970) et qui s'ouvrent, chacun, sur un rappel des grands événements marquant l'année considérée. Ici le fil du récit est, par ailleurs, coupé par des sous-parties thématiques : « Le 5 juillet 1962 », « L'hiver et le Ramadan », par exemple. Un autre élément rapproche ces deux textes et les distingue de celui d'Azouz Begag, révélant peut-être chez ce dernier un habile acte d'autocensure. *La Menthe sauvage* et *Vivre au paradis* se dotent de deux repères historiques majeurs qui balisent l'histoire française de la période — la guerre d'Algérie et mai 68. Les deux événements n'ont certes pas la même portée au sein de la communauté immigrée, ils correspondent même à deux moments antithétiques de l'histoire des bidonvilles — d'autant que ceux dépeints par Kenzi et Benaïcha sont situés à Nanterre : la guerre d'Algérie est marquée par une série d'agressions répétées et systématiques, tandis que mai 68 équivaut à une période d'ouverture durant laquelle des étudiants ont franchi les portes du ghetto et sont rentrés en contact avec ses habitants.

Que raconter sur toute cette période ? La vie quotidienne ? Oui certes, mais c'est aussi à la difficile question : « comment sortir de l'héritage du silence ? » que se heurtent les fils et filles d'immigrés. Et peut-être est-ce pour tenter de la résoudre, qu'ils écrivent des récits-témoignage. Comme s'en explique, en effet, Ahmed Boubeker dans *Les Mondes de l'ethnicité, La Communauté d'expérience des héritiers de l'immigration maghrébine*, celui qu'il nomme le « zoufri », soit « tour à tour pionnier, guerrier, travailleur immigré »<sup>26</sup> a laissé ses fils « sans héritage, sans message, sans histoire, sans lieu. Ce fut leur loi à l'image de leur figure de l'ombre »<sup>27</sup>.

*L'invisibilité, l'errance, ou l'absence de lieu, tout ce qui dévaluait notre présence dans ce pays et les mots pour dire celle-ci, voilà ce qui se hurlait sans se dire par des mots : un impossible récit affleurant à la langue comme la rage, une souffrance liée à l'absence, un secret.*<sup>28</sup>

Peut-être est-ce cette douleur que tentent de traduire Mohammed Kenzi, Brahim Benaïcha et Tassadit Imache en laissant entendre par leur voix ce « fragment de mémoire déconnecté du langage »<sup>29</sup>. L'image du père, de sa misère, de sa solitude ne peut que susciter un refus d'identification de la part des enfants. Il leur faut repousser cette vision d'un homme « non identifié comme être humain, mais suridentifié par un statut de force de travail temporaire soumise à des contraintes administratives et

<sup>25</sup> Dedicace de *La Menthe sauvage* : « À ceux et à celles de la deuxième génération  
À ceux de Nanterre. »

Dedicace de *Vivre au paradis* : « Je dédie ces lignes de Vie  
À tous les émigrés de la terre,  
D'hier, d'aujourd'hui, de demain,  
Qui un jour ont souffert dans leur for intérieur  
Du fait de leur émigration volontaire ou forcée. »

<sup>26</sup> Boubeker, Ahmed, *Les Mondes de l'ethnicité, La Communauté d'expérience des héritiers de l'immigration maghrébine*, Paris, Balland, « Voix et regards », 2003, p. 25.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Ibid.*

politiques »<sup>30</sup>. Pour cela, ils doivent décrypter sa vie, l'écrire, casser cette image de la défaite qui lui est liée, et — pendant la période de la guerre d'Algérie — dresser le portrait d'« un soldat de l'ombre », d'un homme usé certes, mais luttant avec fierté pour conquérir sa liberté et combattant au sein de cet autre front, que forma le peuple des travailleurs immigrés en France pendant le conflit. Cette écriture va de pair avec une immersion dans l'univers où évolue la communauté : le bidonville, dont la vie — pendant la guerre — est incessamment rythmée par des menaces, des alertes. Comme l'écrit en effet Abdelmalek Sayad dans *Un Nanterre algérien, terre de bidonville* :

*Théâtre de luttes fratricides entre FLN et MNA [Mouvement National Algérien], lieu sur lequel s'effectuaient de manière permanente les « descentes de police », avec leurs cortèges d'arrestations, ce « petit bout d'Algérie », qu'était le bidonville de Nanterre allait se trouver entraîné dans la guerre. La population du bidonville allait être soumise à la même répression qui avait été mise en œuvre au « pays » : une double police spéciale, outre la « brigade Z » — chargée de la répression ordinaire des « constructions illégales » — des forces supplétives « les harkis de Nanterre » (ou de Paris), recrutés spécialement à Alger pour aller mener la guerre en « Algérie immigrée »<sup>31</sup>*

Tel est bien l'univers dépeint par Mohammed Kenzi et Brahim Benaïcha, surtout à la fin de l'année 1961 au cours de laquelle, face à l'intensification de la répression, la tension s'accroît :

*En ce mois d'octobre [1961] [...] chaque chef de famille doit veiller sur sa baraque durant la nuit. Il nous arrive souvent d'être réveillés au milieu de la nuit par des cris de détresse, d'une famille qui vient d'être surprise dans son sommeil par le feu, allumé par quelqu'un qui voulait « cramer de l'étranger ». [...] La vie est un combat permanent [...] Ceux qui luttent sont nos parents. Ils se sont sacrifiés, ils se sont exposés comme un bouclier pour nous préserver un semblant de vie. Le matin de très bonne heure, on voit sortir de ces trous ces hommes (mon père, son père et le père de l'autre...) pour aller au travail là-bas toute la journée [...] La nuit, ils sont là, debout, les pieds dans le boue, les mains gelées, le regard vague devant cette porte symbolique qui protège leur famille. Il est deux heures du matin dans la nuit profonde et ils sont toujours là, transformés en simple statue. [...] À quatre heures du matin, ils sont encore là. Pour certains, c'est l'heure de partir au travail. [...] Ces hommes aux nerfs d'acier sont toujours disponibles. Ils sont infatigables. Souvent, leur langage n'est fait que de gestes conventionnels. [...] Ils semblent n'être parmi nous que physiquement. Ils sont hors du temps. Les circonstances de cette vie bouleversée les ont durcis à tel point qu'ils sont devenus invulnérables à tout changement. Ces hommes travaillent durement. Ils dorment très rarement. Ils luttent.<sup>32</sup>*

Le passage est certes long, mais il permet d'identifier le type de texte auquel on a affaire. On reconnaît ici l'écriture de l'héritier d'une victime, ou plus précisément de ce que Janine Altounian nomme « un 'soi' effondré » :

*C'est cet homme rendu irréversiblement « différent » de nous qui en sommes les héritiers, que, s'il a survécu, l'écrivain-légataire porte encrypté en lui, faute de pouvoir s'identifier à lui. Aussi est-il condamné, non pas à le réparer — cela est désormais impossible — mais à le mettre dans la situation mémorielle du monde, tel quel, c'est-à-dire en tant que défiant notre impuissance même à comprendre son mode « de penser et de sentir »<sup>33</sup>*

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>31</sup> Sayad, Abdelmalek, avec la collaboration de Dupuy, Eliane, *Un Nanterre algérien, terre de bidonvilles*, Paris, Autrement, Série Monde/Français d'ailleurs, HS n° 85, 1995, p. 109.

<sup>32</sup> Benaïcha, Brahim, *Vivre au paradis, d'une oasis au bidonville*, Paris, Desclée de Brouwer, « épi », 1992, pp. 54-55.

<sup>33</sup> Altounian, Janine, « Le 'soi' des survivants dans l'écriture des descendants », in *L'Écriture de soi peut-elle dire l'histoire ?*, Actes du colloque organisé par la BPI les 23 et 24 mars 2001, sous la direction de Jean-François Chinataretto, Paris, BPI/Centre Pompidou, 2002, pp. 57-79, p. 63.



Une autre phrase, qui figure à la même page que l'extrait de *Vivre au paradis* précédemment cité, éclaire encore cette réalité : « Nous les enfants regardons nos parents comme des hommes d'une autre civilisation, d'un autre temps »<sup>34</sup>. Le texte de Mohammed Kenzi a la même fonction. Chez lui également, on reconnaît l'écriture d'un descendant qui « représente un processus de liaison et de conversion des faits, naguère inassimilables pour les siens, en événements historiques advenant à quelqu'un, c'est-à-dire à lui et aux autres. [...] défiant une conception 'positiviste' de l'histoire, [il] opère la secrète violence de les insérer dans un 'soi', sa subjectivité et, partant, celle de ses lecteurs »<sup>35</sup> :

*L'année 1961 se peuplait de figures. [...] Il se répandait dans l'air une odeur de soufre et d'explosif [...] dans l'espace gris du ghetto. [...] Cette organisation, l'OAS, dans son entêtement, était arrivée à toucher les fibres sensibles des êtres. Cette période-là fut un cauchemar. C'est un épisode de notre histoire que nous n'oublierons jamais. Je me souviens de ces nuits d'insomnie où nous nous rassemblions autour du poêle à charbon, en guettant le retour de mon père que les combattants avaient envoyé au casse-pipe. À chaque fois qu'il partait en mission, notre mère se mettait à prier en silence. [...] Son absence la terrorisait [...] L'OAS [...] me rappelait les descentes des compagnies de répression qui sévissaient dans mon pays. Je me souvenais des jours où ma grand-mère me planquait dans des cachettes de fortune, tel le four à pain, pour échapper à la vue de ce que les maghnaouis appelaient les hommes à la main rouges ou les « Sénégalais », ces groupes entraînés à tuer, experts en la torture, qu'on lâchait comme des fauves juste après un attentat.*<sup>36</sup>

Ici, un peuple se dessine derrière l'emploi d'un « nous » communautaire, comme uni par un traumatisme commun (« C'est un épisode de notre histoire que nous n'oublierons jamais »). Ce « nous » est cependant ambigu, puisqu'il est immédiatement relayé par un « nous » désignant l'entité familiale. Dans le passage, le texte fait ainsi jouer un double emboîtement des plus révélateurs : l'angoisse de la famille n'est présentée que comme la modalité intime, « cellulaire », d'une peur bien plus vaste. L'écrivain-légataire utilise son expérience subjective comme lien, pour incarner la réalité vécue par les siens : elle englobe, fédère. Autre trait remarquable : les crimes perpétrés par l'OAS rappellent les exactions des « Sénégalais ». Plus rien ne semble pouvoir distinguer le climat de terreur connu en Algérie de celui qui règne en métropole au sein du bidonville, comme si, par-delà la rupture de l'immigration, une même histoire continuait à se déployer implacablement.

Dans ce régime de la peur, une quelconque complicité avec l'autre est inimaginable. L'ambiance n'est plus à présenter — comme dans le roman d'Akli Tadjer — « un petit fellagha qui furète de la rue Etienne-Marcel à la rue Greneta en passant par le passage du Grand-Cerf »<sup>37</sup> en compagnie de son ami, Raphaël, rapatrié d'Algérie, pour récolter des promesses de dons sur son cahier bleu. Le narrateur de *La Menthe sauvage* part également en mission, mais la tension interdit ici la peinture naïve d'une époque :

*Le Caire, un bidonville dans la rue des Pâquerettes, quartier général de l'organisation [le FLN] était un lieu de ralliement, mais aussi un endroit terrible où le silence collait à l'ombre de l'homme, telle une masse épaisse et lourde comme la mort. [...] J'y allais parfois, le ventre entouré de liasses de billets, ficelé comme une momie. Transporteur de fortune, je suivais un homme à cinquante mètres, jusqu'au lieu secret où il devait se rendre. Enfants, nous étions censés passer inaperçus [...] c'était un*

<sup>34</sup> Benaïcha, Brahim, *Vivre au paradis*, op. cit., p. 55.

<sup>35</sup> Altounian, Janine, art. cité, p. 65.

<sup>36</sup> Kenzi, Mohammed, *La Menthe sauvage*, Lutry, Suisse, Les Éditions Jean-Marie Bouchain, 1984, pp. 31-32.

<sup>37</sup> Tadjer, Akli, *Le Porteur de cartable*, op. cit., p. 194.

*service que personne ne pouvait refuser. Chaque fois que je parlais, mon père, dans le taudis, tremblait comme une feuille de peur que j'y laisse ma vie.*<sup>38</sup>

Durant cette période, le spectre de la mort plane à chaque instant sur la communauté, nul n'est plus protégé et un état de guérilla permanent semble régner sur les bidonvilles :

*On disait que l'on retrouvait des corps criblés de balle la face contre la terre, le nez dans le caniveau, un peu partout. Certains disaient même que l'Etat ne contrôlait plus la situation, qu'il fallait s'attendre au pire. La communauté, comme d'habitude s'était barricadée dans l'attente et l'anxiété [...] C'était la période la plus tragique de notre existence. L'Algérien était traumatisé par l'horreur. On repêchait les premiers corps dans la Seine, d'autres remontaient à la surface tout seuls, des hommes ficelés dans des sacs de jute, des crânes fracassés, des membres coupés ou écrasés [...] Juste à Nanterre, on parlait d'une centaine de cas, hommes déchiquetés par la déflagration des bombes, à la sortie des cafés.*<sup>39</sup>

La transformation, par ces récits, de faits en « événements historiques » et mémorisés comme tels par le lecteur est incontestable. Je ne peux ici que renvoyer à mon expérience personnelle. C'est en lisant *Vivre au Paradis* que j'ai découvert les exactions commises par la brigade Z :

*Une brigade spécialisée pour les bidonvilles a été constituée par le commissariat de la ville de Nanterre. C'est la brigade « Z » : nous l'appelons « la patrouille ». Cette brigade est constituée de six énormes bonhommes, vêtus de bleu et chaussés d'énormes bottes, pour mieux affronter la boue. [...] ils sont armés d'énormes arrache-clous avec lesquels, d'un simple geste, ils décollent les toits des baraques.[...] Dès qu'ils sont annoncés à l'entrée du bidonville, une panique nous saisit. Ils débarquent au 102 [...], progressent avec peine au milieu des allées étroites, s'arrêtent devant les baraques suspectes. D'un coup d'épaule, ils défoncent un mur. Un toit vole en l'air à l'arrache-clous. La baraque est décapitée.*<sup>40</sup>

### **En quête de soi/enquête sur soi : déchiffrer le silence, reconstruire une généalogie**

Lorsque les souvenirs de guerre interviennent sous le mode de l'allusion, ils suscitent rarement un questionnement<sup>41</sup>. Dans certains romans en revanche, ils sont présentés — au même titre que les blessures héritées — comme fondateurs du sujet narrateur et de son identité. Le titre du roman de Nacer Kettane, *Le Sourire de Brahim*, par exemple, s'éclaire à la lecture du premier chapitre « Octobre à Paris » :

*À la hauteur de la place de la Sorbonne, un vent de panique souffla sur les manifestants. Des C.R.S. embusqués chargeaient la tête du défilé et au même moment le bruit de balles venues on ne sait d'où déchirait la nuit. Un cri s'éleva de la foule en rumeur. Fatima hurlait de douleur, en tenant la tête de son fils ensanglantée.*

— Ammi, Ammi... (mon fils ! mon fils !).

*Chacun essayait de s'enfuir mais les matraques pleuvaient. Brahim se serrait contre sa mère. Par chance, elle fut entraînée dans une ruelle attenante au boulevard par deux militants. [...]*

<sup>38</sup> Kenzi, Mohammed, *La Menthe sauvage*, op. cit., pp. 28-29.

<sup>39</sup> *Ibid.*, pp. 33-34.

<sup>40</sup> Benaïcha, Brahim, *Vivre au paradis*, op. cit., p. 49.

<sup>41</sup> Dans *Ils disent que je suis une beurette* de Soraya Nini, par exemple, l'allure de Samia, la narratrice, fait l'objet d'un conflit avec sa mère. Une explication est suggérée, mais nullement approfondie : « Mes chaussures aussi sont le cauchemar de la mother, elle n'arrête pas de me dire que c'est les mêmes pompes que celles des militaires français lorsqu'ils venaient fouiller son village quand elle était jeune. » (Paris, Fixot, 1993, p. 155).

*Dans le taxi, les larmes de Fatima n'en finissaient pas de couler. Kader était mort et l'univers semblait s'effondrer. [...] Le visage de Brahim s'était durci. [...] Pas une larme ne coulait de ses yeux. [...] Ce jour-là, le sourire de Brahim s'envola.*<sup>42</sup>

Dans cette partie cependant, c'est surtout au texte de Tassadit Imache, *Une Fille sans histoire* (1989), que je m'attacherai, œuvre qui elle aussi travaille sur la mémoire. Le titre du roman est, de fait, explicite : *Une Fille sans histoire* reconstruit le passé familial d'une jeune femme qui « n'a pas d'histoire parce qu'elle ne la connaît pas... parce qu'on ne la lui reconnaît pas »<sup>43</sup>. Autre élément important : si la filiation de la narratrice, Lil, recoupe celle de la romancière (« Je suis [...] le deuxième enfant d'un immigré algérien et d'une ouvrière française. Mes parents se sont connus à l'usine, pendant la guerre d'Algérie. Je suis née en 58 »<sup>44</sup>), de nombreuses formules de Tassadit Imache — même si elle se défend d'avoir écrit une autobiographie — la désigne comme écrivain-légitime, soit cet héritier qui, selon Janine Altounian, « devenant le scribe des mutiques qu'il porte en lui, [...] raconte leur histoire et, ce faisant, l'histoire du monde qui les a rendus muets »<sup>45</sup>. La romancière évoque son désir d'écrire pour « rendre enfin justice aux invisibles, aux absents, à ceux qu'on est en train d'oublier dans ce pays, [...] les miens, mon père... pour que ces gens soient devant, les héros d'un livre »<sup>46</sup>. À la question « Pour qui écrivez-vous ? », elle répond : « Peut-être pour des gens qui ne sont plus là, qui sont morts [...] Je suis sûre qu'on écrit avec les restes des siens, je ne peux pas le dire autrement. On écrit avec le reste des siens... On abandonne en même temps qu'on met en relief et qu'on restitue »<sup>47</sup>.

Le roman s'ouvre sur la description d'un « ego-musée », traces on ne peut plus dérisoires d'une « vie minuscule » :

*C'est par hasard que j'étais tombée sur le porte-feuille. Machinalement, je l'avais vidé. J'en avais sorti de vieux papiers : une carte de Sécurité sociale... un certificat de résidence... une carte d'identité algérienne... une lettre de la Caisse d'assurance vieillesse qui informait le père qu'on procédait à la liquidation de ses droits, datée de deux mois avant sa mort... et la photographie. Sidérée, je l'avais épinglée au-dessus de la table à écrire.*<sup>48</sup>

Comme dans bien des textes, relique d'un passé évanoui, la photographie de famille sert de point de capiton au sujet endeuillé qui entreprend une anamnèse. À partir d'elle, il interroge sa généalogie, l'histoire méconnue de ses parents — ces êtres censés pourtant proches — et questionne un héritage écrasant : le silence du père.

*D'ailleurs que m'avait-il donné à moi, sa fille, hormis son sang et son nom ? Pour le reste, il aurait fallu croire sur parole cet homme qui n'ouvrait jamais la bouche, qui ne m'avait jamais raconté d'histoire. Le silence avait dû se faire lourd, son absence, définitive, pour qu'enfin je l'entende lui, et cherche à ne plus perdre ce cri.*<sup>49</sup>

Dans ce texte encore, l'histoire familiale se cristallise autour l'année 1961, alors que Lil vient d'avoir trois ans. Sa mère tente d'ignorer les injures (« une salope, une putain qui couchait avec un bicot [...]), et qui s'était fait faire deux bâtards, plus un à venir en

---

<sup>42</sup> Kettane, Nacer, *Le Sourire de Brahim*, Paris, Denoël, 1985, pp. 17-19.

<sup>43</sup> Chevillot, Frédérique, « Beurette suis et beurette ne veux pas toujours être : entretien d'été avec Tassadit Imache », *The French Review*, Vol. 71, n° 4, mars 1998, pp. 632-644, p. 633.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 641.

<sup>45</sup> Altounian, Janine, art. cité, p. 65.

<sup>46</sup> Chevillot, Frédérique, art. cité, p. 639.

<sup>47</sup> *Ibid.*, pp. 639-641.

<sup>48</sup> Imache, Tassadit, *Une fille sans histoire*, Paris, Calmann-Lévy, 1989, p. 9.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 15.

pleine guerre d'Algérie madame ! »<sup>50</sup>), mais les choses s'aggravent avec l'arrestation du père, militant du FLN, la traque menée par la police qui vient fouiller, de nuit, le grenier où loge la famille, l'effroi d'Huguette et de ses enfants, son accablement :

*À la sortie du commissariat, toute petite avec son gros ventre, la mère essaie de ne pas vaciller. Elle a mal aux reins, elle n'implore plus. « Mon Dieu, quand tout cela finira-t-il ? Ça y est, je ne crois plus en Dieu, nous vivons comme des chiens, le cul botté cent fois par jour... »<sup>51</sup>*

C'est la conjugaison de deux détreffes que Tassadit Imache donne à lire dans ce roman, celle d'une mère rejetée par les siens (« Jeanne ne lui pardonnerait jamais de lui avoir fait 'ça' à elle, l'épouse et la mère d'anciens résistants... de s'être mise à la colle avec un bougnoule ! »<sup>52</sup>), et celle d'un homme en suspens, sans ancrage comme coupé de sa propre famille, alors même qu'il sort de prison où, séquestré plusieurs jours dans une cave, il a vu ses compagnons torturés :

*Maintenant, il était là au milieu du grenier, chancelant. Il devait être ivre. Il disait qu'il savait que ses enfants ne parleraient jamais sa langue, il pourrait bien encore trimer comme une bête à l'usine [...] Epuisé, il s'était laissé tomber sur le lit tout habillé. Ils n'avaient plus eu un sou. On avait pris sa place à l'usine.<sup>53</sup>*

Loin d'être présenté comme un père combatif et protecteur comme c'était le cas chez Mohammed Kenzi ou Brahim Benaïcha, Ali fait figure d'étranger pour ses enfants (« ils disaient Il ou Lui »<sup>54</sup>), qui se perçoivent comme le fruit d'une filiation improbable. Pourtant par-delà la haine ressentie envers ce père (« pour[eux], le mutisme d'Ali, sa perpétuelle absence, n'avaient qu'un sens : lignée illusoire, ils n'étaient pour lui que le hasardeux produit d'un exil forcé »<sup>55</sup>), peu à peu la narratrice parvient à dépasser son ressentiment et à décrypter une autre vérité :

*Trop usé par une vie de misères et d'humiliations, trop occupé à gagner leur vie, lui, qui n'avait jamais eu assez de mots français pour leur dire, qui n'avait même plus la force de gueuler. Il avait abandonné. [...] Et parce qu'il n'avait rien dit, ils en avaient conclu qu'il n'avait jamais mal.<sup>56</sup>*

C'est la douleur d'un homme mort seul à l'hôpital et demeuré à jamais étranger dans son exil, qui est sondée dans ce texte. Mais dans le même mouvement, c'est aussi la douleur d'une fille qui est mise au jour, d'une enfant que l'on a incitée à oublier et qui, presque instinctivement, a appris à camoufler cette autre part d'elle-même :

*Tant de fois elle avait tremblé à l'idée qu'elle pût se fendre en deux morceaux avides d'en découdre. La France et l'Algérie. Un temps, elle avait cru trouver refuge à l'École, de l'autre côté de la cité, là où l'histoire, quand elle est insoutenable n'est pas écrite dans les manuels. Elle n'y avait pas appris pourquoi, lorsque la mère donnait le nom du père, les lèvres se scellaient, les regards se troublaient, les mots sifflaient.<sup>57</sup>*

Dans ce roman, la guerre fait éclater, mais également incarne, en l'extériorisant, la déchirure qui habite chacun des personnages : une mère perçue par les siens comme une

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>53</sup> *Ibid.*, pp. 42-43.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>56</sup> *Ibid.*, pp. 111-113.

<sup>57</sup> *Ibid.*, pp. 123-124.

traîtresse et une putain, un père — toujours en exil — qui fait figure d'ennemi, un couple que l'hostilité ambiante épuise et détruit, et une narratrice qui doit porter ce double legs. Pourtant, à la fin du roman, Lil cesse de nier son arabité, elle revendique son vrai prénom et son patronyme : Lila Azhar. Après avoir déchiffré ce cri muet que constitue le silence de son père, elle comprend qu'elle n'est en aucun cas le fruit du hasard (homonyme de ce patronyme inquiétant), mais bien d'une histoire, d'une histoire qui a systématiquement oublié les vaincus pour mieux les anéantir :

*Pour toi, tout était foutu depuis cette année-là... Tu t'étais évadé d'un camp en Allemagne, car tu avais commencé par faire leur guerre avant la tienne... et cinq ans plus tard, en 1945, à Sétif, ils t'avaient remercié en massacrant les tiens par centaines. Les tiens, tu les cherchais dans les cafés. Si tu y filais si vite, si souvent, c'est qu'on n'était pas les tiens, nous ? [...] La mère, normale, elle les avait voulus français [ses enfants] [...] Elle ne nous avait plus quitté des yeux. Lui, vaincu, ne nous avait plus parlé, plus touchés.<sup>58</sup>*

Le récit achevé, le travail de deuil a opéré, contrant l'éviction systématique tramée de longue date : le père — mais aussi son héritage : sa langue, son pays — est devenu un objet intériorisé et aimé, entendu par-delà son silence.

Refoulée ou exhibée dans son déferlement de violence, dans aucun de ces textes la guerre d'Algérie ne peut être qualifiée de pure *curiosa historica*<sup>59</sup>. Dans tous ces récits, elle renvoie à un traumatisme profond qui, loin de demeurer historique et, du même coup, extérieur, est aussi intimement intériorisé, puisqu'il en vient aussi à modeler l'image des pères : père défaillant chez Begag qui transmet certes un modèle de résistance acharnée contre l'adversité, mais auquel doit se substituer une autre figure — celle de l'autre, l'étranger, le pied-noir — pour assurer la transmission d'un héritage arabe ; père évincé — de la cause révolutionnaire chez Akli Tadjer, et au sein de sa propre famille chez Tassadit Imache — ; pères aimants et protecteurs chez Mohammed Kenzi et Brahim Benaïcha, mais devant accepter de laisser partir son fils en mission chez l'un, et épuisé de fatigue, comme hors du temps chez l'autre. La guerre met systématiquement en scène l'effondrement de la loi du père, en exhibant la vulnérabilité de cet homme, ses blessures. Même si l'Algérie a gagné son indépendance — en partie grâce au combat et à la contribution financière des pères<sup>60</sup> —, en restant de l'autre côté de la Méditerranée, ils demeurent les oubliés de deux histoires nationales<sup>61</sup>, histoire dont ils ont été comme dépossédés, qui s'est écrite sans eux et que seuls quelques historiens, ainsi que les fictions et récits d'auteurs légataires désormais restituent. « Ce que tu as hérité de tes Pères, afin de le posséder, gagne-le »<sup>62</sup>, c'est bien ce à quoi se sont astreints

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>59</sup> Expression que je reprends à Richard Coe, qui qualifie de la sorte les événements importants ou secondaires mentionnés dans les récits d'enfance. (*When The Grass Was Taller, Autobiography and The Childhood Experience*, New Haven/Londres, Yale U.P., 1984, p. 230).

<sup>60</sup> Cf. « Les buts de cette organisation [le FLN] étaient la formation politique, la création de comités : comités d'hygiène, comités de justice (la justice étant rendue par les comités du FLN), et ensuite, évidemment la perception des cotisations. Sur le plan financier, il convient de préciser que l'essentiel du budget du gouvernement provisoire de la République algérienne provenait de l'émigration algérienne en France. » (Haroun, Ali, *Mémoire de l'immigration algérienne : La guerre d'Algérie en France, Zaàma, op. cit.*, p. 22).

<sup>61</sup> Si l'histoire de l'immigration n'est pas enseignée en France, du côté algérien, cette absence n'est guère compensée, et surtout la majeure partie de la population immigrée a rompu « avec une histoire de laquelle elle ne participe guère, une histoire qui n'est plus sienne effectivement ». (Sayad, Abdelmalek, *Histoire et recherche identitaire, suivi d'un entretien avec Hassan Arfaoui*, Saint-Denis, Éditions Bouchene, 2002, p. 20).

<sup>62</sup> René Kaës reprend là une formule que Goethe met dans la bouche de Faust lorsqu'il instruit son élève :  
*Was du ererbt von deinem Vätern hast,*

certaines de ces écrivains, pour dénouer le silence de ces hommes et les arracher à jamais à leur figure d'ombre, à ce statut de fantômes, de victimes expulsées de l'histoire.

---

*Erwib es, um es zu besitzen*  
(« Introduction : le sujet de l'héritage », *Transmission de la vie psychique entre générations*, Kaës, René, Faimberg, Haydée *et al.*, Paris, Dunod, 2001, p. 3).